Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX^e siècle ?

Jean Richepin, mon camarade !

Rémo Gary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4545>

DOI : 10.4000/rh19.4545

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 47-50

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Rémo Gary, « Jean Richepin, mon camarade ! », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4545> ; DOI : 10.4000/rh19.4545

Tous droits réservés

REMO GARY

Jean Richepin, mon camarade !

Ou plutôt mon arrière grand-père de chevet. Tant je le garde toujours pas trop loin de moi. Comme un « inventeur de pôle », un « montreur de Grande Ourse ».

Né en 1849, même année que mon arrière grand-père, René Garraud. Bien différent de ce dernier sans doute. Bien que René, juriste, ait beaucoup écrit également. Un *Traité théorique et pratique de droit pénal français* mais aussi un sombre livre, heureusement introuvable, implacablement intitulé : *Anarchie et répression*.

Rien à voir avec mon aïeul adoptif, plutôt de tendance libertaire, en tous cas dans ses écrits, en témoigne par exemple cette « Ballade fraternelle », extraite de *Mes Paradis*, où il nous livre, dans un élan pacifiste et universaliste ce que fraternité veut dire :

« Vous, mes frères, tas de larrons
Ce vieux sol, commune patrie
A nous l'arracher nous mourrons
Toujours l'humanité meurtrie
Par l'humanité saigne et crie
Mais, brute, homme, ô singe barbu
Ta propriété c'est flouerie
L'air que tu bois, d'autres l'ont bu [...] »

Il y avait pourtant, dans la bibliothèque de René, de beaux livres. Beaucoup de poésie. Quelques tout petits format reliés et marqués à ses initiales : R. G. Comme les miennes ! J'en ai récupéré un petit bout. Une anthologie présentée par Julien Lemer, et intitulée *Les poèmes de l'amour*. Et dans le même format, un recueil des chansons de Désaugiers. Un autre de *Chansons populaires* couplé à celles de Pierre Jean de Béranger. Et puis les *Rimes oniriques* ou *Les Mouches d'or*, de Joséphin Souly, poète lyonnais. Et Théophile Gautier ou Xavier Privas.

Et Richepin dans tout ça ? J'en ai trouvé seulement un peu dans les recueils de mélodie française de ma grand-mère, sa belle-fille. Le chanteur que je suis a toujours été intrigué par cette époque où se sont rapprochées la chanson de salon et la poésie populaire.

Non, il faut bien reconnaître que ce n'est pas par le canal familial que j'ai rencontré Richepin. C'est par Georges Brassens qui a mis en musique « Oiseaux de passage », que je chante depuis fort longtemps dans mes spectacles. Je connaissais cette chanson depuis des années et puis un jour, je suis allé lire le texte dans le recueil : *La Chanson des gueux*. Et sa densité d'écriture, son lyrisme, son humanité m'ont bouleversé. Je le chante donc depuis dans son intégralité (28 strophes de quatre alexandrins) et le format ne convient plus à aucun siècle et surtout pas à celui que nous avons entamé.

Pourtant, ce texte me transporte, me transperce, me passe au travers comme toutes choses du passé qui viendraient éclairer le présent. Sa longueur ne fait qu'ajouter au lyrisme et son lyrisme à l'envol des oiseaux. J'ai parfois l'impression que ce texte de chanson (de poésie chantée) me chante, plus que je ne le chante ! Comme quelque chose d'essentiel, de fondamental. Entre ceux de la basse-cour et ceux qui se brûlent les ailes, très haut. Il nous lancerait presque cette invective : « choisis ton camp, camarade » ! Eh bien c'est ça, même si je trouve la question difficile, qui me plaît.

J'ai découvert ensuite et peu à peu cette poésie. Comme cette « Ballade de Joyeuse vie », censurée à sa publication ainsi que d'autres poèmes de son premier livre, paru en 1876 :

« Les gens sages sont des pervers
Leur sagesse vieille revêche
Dit que nous sommes viande à vers
Même toi, mignonne si fraîche [...] »

La poésie de Jean Richepin donc et d'autres comme Raoul Ponchon, magnifique bonhomme et grand copain de Jean. Chroniqueur infatigable quarante années durant pour deux ou trois journaux de l'époque, avec son écriture espiègle et si proche encore de la chanson. Richepin disait d'ailleurs, « on est copains comme Ponchon ».

Dans Richepin, tout est chantable et tout pourrait être chanté, et d'ailleurs nombres d'artistes ne s'y sont pas trompés, qui l'ont joué, interprété, mis en musique. J'ai fait un disque entier de sa poésie.

Que c'est bon de parler de science en chanson. Et d'amour, et d'amour charnel. Et de philosophie surtout. Pour l'amour, un livre entier intitulé *Caresses*, un autre consacré à ses *Paradis* pour son athéisme et un autre encore aux *Blasphèmes* pour la liberté. De la subversion partout, du vocabulaire de la rue, des champs, des histoires de marins.

Et *La Bombarde*, parue en 1899. Il dit que ce sont là des contes à chanter. Oui, la gravité la plus grave y côtoie la légèreté la plus désuète, avec des « tra-la-la, lanlaire et trou-lon-la » partout, qui font fusionner la musique avec le mot, des onomatopées, qui font du sens avec du son. Qui sont là pour nous dire qu'il aurait pu nous dire encore plus et mieux l'horreur du monde. Mais ces petites ritournelles, ces virelangues nous ramènent à une nécessaire pudeur. Le chant est à l'intérieur du chant, et le sens à l'intérieur du sens. *La Bombarde*, livre magnifique. Il m'arrive de l'ouvrir, de le poser sur ma table, d'attraper une guitare, et d'en chanter, comme ça vient, quelques dizaines de pages. Alors je me remplis de Richepin. C'est que ces poètes-là sont généreux, trop peut-être. Ils nous déversent des flots d'images et d'émotions. Ils nous contraignent à les suivre, au plus fort, au plus loin. Quelle enivrante contrainte! Comme il le disait lui-même, il se « soûlait du vin de sa pensée ». Je peux dire que je m'en fais quelquefois quelques bitures! De ce vin déjà bu.

Que la poésie soit portée dans les cabarets, les bars, et dans les rues! Qu'elle prenne toute sa place hors des lieux dédiés à la culture, qu'elle soit partagée à un coin de comptoir et ce sera là le bon moment et le bon endroit pour refaire ou défaire le monde.

Elle est faite pour être proclamée ou chantée. Je ne sais pas si c'est le XIX^e siècle qui a produit cela, mais c'est forcément quelque chose qui est encore devant nous.

Richepin disait : « La poésie c'est la science de la conscience humaine ». Oui, elle permet de sonder les profondeurs de l'humanité, de mieux envisager le monde, c'est-à-dire de le voir comme il est, avec le visage qu'il a. C'est pour ça qu'elle est indispensable, et c'est pour ça qu'elle est encore à créer, pour éclairer le chemin!

Comment traduire aujourd'hui en poésie, ce que nous espérons pour demain, sinon se lancer corps et tête dans cette entreprise. Comment chanter, s'emparer des sujets les plus sombres? Comment – et moi qui suis chanteur, j'y suis constamment confronté – faire quelque chose avec la tristesse.

Tout ou presque de ce que l'on trouve dans les médias et peut-être même dans les lieux de culture est contraire à cela. Le libéralisme, pour nous enfoncer dans son mur, pour dissimuler sa morgue, nous propose ses distractions, que les artistes trop souvent prennent en charge...

On nous fait croire aux portes ouvertes, aux chemins incontournables. Il ne nous faudrait plus chanter que l'amour, le consensus et le compromis. Toujours rassembler! Où sont les chansons sociales? Il y en a bien quelques-unes, mais la plupart sont faussement rebelles!

Il y a bien sûr le slam, poésie « écrite à l'oral », comme on dit, vivante, mouvante, un pied dans le jeu, un autre dans la contestation. Et qui permet de tenir la tête haute...

Mais elle est tout de même bien rare la poésie qui parle du travail des hommes! Où sont les chansons populaires (c'est-à-dire qui parlent du peuple), où sont les mots nouveaux, indépendants des jargons imposés par la culture officielle et par le capitalisme?

Je retrouve dans l'œuvre de Richépin cette volonté éperdue à vouloir réinventer le monde, avec la poésie. Voilà ce qu'il écrivait de son écriture :

« La mienne est une brave et gaillarde fille, qui parle gras, je l'avoue, et qui gueule même, échevelée, un peu ivre, haute en couleur, dépoitraillée au grand air, salissant ses cottes hardies et ses pieds délurés dans la glue noire de la boue des faubourgs ou dans l'or chaud des fumiers paysans, avec des jurons souvent, des hoquets parfois, des refrains d'argot, des gaietés de femme du peuple, et tout cela pour le plaisir de chanter, de rire, de vivre, [...] »¹

Il y a quelques années, lors d'une intervention dans une école, j'avais chanté un peu de Richépin, une « Berceuse » mise en musique par Gustave Michiels. Pour amuser le petit monde que j'avais en face de moi, j'avais écrit au tableau : Jean Riche-Pain. Un élève est intervenu en me disant que mon poète pourrait très bien alors s'appeler « brioche ». Nous avons donc passé la matinée avec Jean Brioche! Pour demain, améliorons, bonifions le pain... Jean Brioche, mon camarade!

Rémo Gary est chanteur (www.remogary.com).
Parmi ses disques : Même pas foutus d'être heureux, 2007,
Ponchon et Cie, 2012

---

1. Jean Richépin, préface à *La Chanson des gueux*, Paris, Maurice Dreyfous, 1881, p. XII.